

Jean-Claude Michéa

L'enseignement de l'ignorance et ses conditions modernes (Climats, 1999).

On savait Jean-Claude Michéa philosophe et fin connaisseur de George Orwell. La réflexion critique qu'il nous livre ici sur la crise de l'Ecole républicaine et les conditions modernes de l'ignorance en atteste. Elle s'appuie assez largement sur le concept orwellien de "*common decency*", à la fois "*sensibilité morale*" et "*sens commun*", "*ce sens commun qui nous avertit qu'il y a des choses qui ne se font pas*"¹. Selon Michéa, la destruction contemporaine de cette valeur socle de l'existence sociale est au cœur du "*dispositif théorique de l'économie politique*", et elle l'est parce que, précisément, elle fait obstacle au "*jeu naturel*" du marché.

Tant que la "*religion du capital*", dont parlait Lafargue, reposait sur son inégale application, l'utopie marchande s'auto-limitait et, en quelque sorte, s'accommodait de "*civilités – aussi bien anciennes que modernes – [qu'elle] était [elle-même], par nature, incapable d'édifier*" et qui, de par leur existence même, freinaient "*la vie innommable et les nuisances infinies*" qu'elle portait en elle. En se présentant comme la forme la plus rationnelle de résistance au mensonge idéologique, à la raison d'Etat et au règne de l'argent, la "*common decency*" avait bien cette valeur subversive qu'Orwell lui attribuait. A son stade actuel de développement, la logique du mouvement du capital "*emporte progressivement toutes les formes de civilité qui, il y a quelques décennies encore, marquaient une part importante des rapports humains*". La crise de l'Ecole républicaine n'est compréhensible, lisible, qu'à condition d'en connaître l'enjeu : sa progressive mise au service, réforme après réforme, de ce "*capitalisme total*" qui s'est désormais emparé de toutes les sphères de la vie sociale.

Le débat qui, à longueur de colonne, a opposé, sur fond de fronde anti-Allègre, les "*modernes*" aux "*anciens*", reposait sur l'illusion, admise par l'un et l'autre camp, d'un choix à faire en matière d'enseignement. Or, nous dit Michéa, les choix sont faits, entérinés et mis en pratique depuis belle lurette. Celui qui, stratégiquement, définit tous les autres, c'est "*l'enseignement de l'ignorance*". En demeurant confinés à la seule sphère de leurs intérêts corporatistes contradictoires, pédagogues et mandarins se sont livrés à loisir à une fausse confrontation spectaculaire que l'espace "*démocratique*" accorde avec largesse à la condition, toujours, d'éviter les questions de fond², en l'occurrence, dans le cas qui nous occupe, celle qui contenait toutes les autres et que Michéa résume ainsi : "*Les présents progrès de l'ignorance, loin d'être l'effet d'un dysfonctionnement regrettable de notre société, sont devenus au contraire une condition même de sa propre expansion.*"

Plus que de la simple "*disparition de connaissances indispensables*", précise Michéa, ce dont il est question relève du "*déclin régulier de l'intelligence critique, c'est-à-dire de cette aptitude fondamentale de l'homme à comprendre à la fois dans quel monde il est amené à vivre et à partir de quelles conditions la révolte contre ce monde est une nécessité morale*". Le jugement critique repose sur des "*bases culturelles minimales*", une "*capacité d'argumentation*" et une maîtrise de la langue, toutes choses que les experts en "*sciences de l'éducation*" éradiquent avec un enthousiasme non démenti pour satisfaire aux objectifs du temps et de l'actuelle domination capitaliste. L'enseignement de l'ignorance, comme "*la destruction des villes en temps de paix*"³, est au centre du dispositif d'acculturation que produit le mouvement du capital. En jeu, la disparition de la mémoire des lieux et des luttes et le formatage d'individus programmés à n'exister que dans la sphère de la marchandise. Déjà, souligne Michéa, "*la jeunesse scolarisée est de plus en plus perméable aux différents produits de la superstition (de la vieille astrologie au moderne New Age), ses capacités de résistance intellectuelles aux manipulations médiatiques et à l'embrigadement publicitaire diminuent de façon inquiétante et une solide indifférence à la lecture des textes critiques de la tradition a pu lui être enseignée avec une efficacité remarquable*".

Ce monde où l'Ecole républicaine façonnait des citoyens aptes à répondre aux contraintes de l'ordre économique, tout en leur transmettant – contradictoirement – "*des savoirs, des vertus et des attitudes qui étaient eux-mêmes parfaitement indépendants de l'ordre capitaliste*", le mouvement du capital l'a définitivement aboli et, avec lui, les formes humaines de l'existence qu'il recelait. De cet anéantissement naît cet "*attrait éternel du*

¹ D'après la très bonne définition que donnait Jean-Claude Michéa de la "*common decency*" dans son essai *Orwell, anarchiste tory* (Climats, 1995), dont la lecture est vivement recommandée. Notons que les deux essais de Michéa sont organisés de la même façon : notes de bas de page et annotations complémentaires thématiques de fin d'ouvrage complétant l'argumentaire. On peut y voir une marque de fabrique Michéa, une pensée en mouvement, une volonté – comme le dit l'auteur lui-même – de "*multiplier les précisions, les références et les remarques*". Il n'est pas dit, cependant, que ce type d'écriture ne nuise pas, par sa fragmentation et son éparpillement, à la démonstration générale.

² Illustrant assez bien cette particularité d'époque de se faire "*les pourvoyeurs d'une critique destinée à toujours rater sa cible*", d'après la forte expression d'Annie Le Brun (in *Du trop de réalité*, Stock, 2000).

³ Cf. *Lettre ouverte au maire de Paris à propos de la destruction de Belleville*, de Sophie Herszkowicz (Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1994).

moment qui ne reviendra plus ” – selon la belle formule de Marx –, cette nostalgie d’un avant que la triste vision de nos contemporains, désespérément accrochés à leurs téléphones mobiles et déambulant dans cet ignoble espace urbain où le capital triomphant les a enfermés, ravive éternellement.

Il fallait bien qu’il y eût un soubassement idéologique à cette mutation. Cet “ *aggiornamento* ”, Michéa le situe en mai 68, comme conséquence de la “ Grande Révolution Culturelle libérale-libertaire ”⁴, qui eut pour effet de délégitimer, d’un seul coup et en bloc, les multiples figures de la socialité pré-capitaliste. L’uniforme de barricadier cachait alors les réelles aspirations des rejets des nouvelles classes moyennes. Et, par une de ses ruses habituelles, l’histoire a laissé la raison marchande se saisir du grand chambardement ludique pour faire du passé table rase. En occupant sa place sur le devant de la scène, la jeunesse des nouvelles classes moyennes était bien décidée à la garder en vieillissant, ce qu’il advint. Elle avait commencé par s’en prendre aux archaïsmes du “ vieux monde ” et à théoriser une métaphysique du bonheur, elle finit par recycler le capital, en lui offrant en prime de quoi légitimer les pires abjections modernes de la “ *cybersociété de synthèse* ” qui triomphe sous nos yeux. C’est dans les supermarchés des périphéries de nos villes dévastées que s’épanouit, pour beaucoup, aujourd’hui ladite “ pensée 68 ” : on y veut “ tout, tout de suite ”, on y prend ses désirs pour des réalités, on y jouit sans entraves et on y vit sans temps morts, tandis qu’aux postes de surveillances, les maîtres à penser de la moderne aliénation se racontent leur Gay-Lussac, leurs “ *machines désirantes* ” et “ *autres niaiseries œdipiennes* ” d’une jeunesse qu’ils feignent encore de croire dissolue.

“ *Méfiez-vous de vos rêves de jeunesse, disait Goethe, ils finissent toujours par se réaliser.* ” Michéa n’est sûrement pas loin de le penser quand il écrit : “ *L’idée que le capitalisme moderne représente non pas la trahison, mais, au contraire, l’accomplissement des idées de Mai 68, soulève la plupart du temps une indignation bien compréhensible en raison de l’ampleur du travail intellectuel et psychologique qu’elle suppose pour être seulement envisagée.* ” Et pourtant, la pensée critique ne saurait en faire l’économie. Le glissement progressif du “ *refus libertaire de l’ordre capitaliste* ” à “ *l’approbation libérale de tous les exploits de la modernité* ” s’explique, d’après Michéa, par deux facteurs principaux : le premier, d’ordre intellectuel, relève de la croyance au sens de l’histoire et au “ *rôle inexorablement positif de tout progrès scientifique et technique* ” ; le second, d’ordre moral, tient à ce désir de liberté qui dissimule une quête de pouvoir, “ *le pouvoir pour son propre compte* ”. Aujourd’hui, nul n’en peut douter, les anciens émeutiers peuplent les salles de rédaction, les maisons d’édition, les universités et les antichambres de tous les pouvoirs. Ce monde, c’est leur monde, celui qu’ils désiraient sans fin du fond de leur jeunesse hasardeuse quand l’ordre ancien de leurs pères ne leur laissait d’autre choix que de dépaver la rue pour y chercher une hypothétique plage. Le gauchisme fut leur école de formation, ce lieu où ils s’exercèrent à la dialectique du maître et de l’esclave et où, de recyclage en recyclage, ils finirent par accéder à ce pouvoir tant attendu que la modernité leur offrait enfin. Ils y ont leur rôle, et il est précis : celui de chiens de garde de l’éternelle nouveauté et de dénonciateurs institutionnels des archaïsmes. En cela, ils n’ont cessé de revivre leur jeunesse, qui fut certes vaine, mais progressiste. L’esclavage moderne leur doit beaucoup. C’est pourquoi il les récompense à leur juste valeur.

Il en est d’autres, nombreux en cette génération, qui, ayant fait de l’enseignement leur gagne-pain, éprouvent ce malaise signalé ici et là. Agents d’un système qui les transforme en supplétifs du “ *discours dominant des médias* ”, en “ *animateurs* ”, les voilà condamnés – sur injonction administrative et sous expertise geismardienne – à cesser d’être ces “ *sujets supposés savoir* ” qu’ils avaient eu tant de mal à devenir au sortir de leur jeunesse contestataire. Car là se situe bien le drame existentiel du prof ex-soixante-huitard, citoyen et électeur de gauche : ce qui l’accable aujourd’hui, c’est de voir les “ *lieux communs idéologiques* ” qu’il a proférés, en ces temps incertains d’un printemps radieux, se retourner contre lui-même et de se voir transformé, de facto, en agent actif de l’ignorance par un capitalisme total qu’il a assez largement contribué à armer. Orphelin de tout, il a, mécaniquement, reporté sur Allègre tout son dépit et, toujours prêt à s’illusionner, acclamé le retour de Lang, héraut toute catégorie de l’extrême néant et de la culture toc. Égaré toujours, il demeure pourtant ontologiquement progressiste et oscille en permanence entre l’acceptation du discours dominant et la crispation corporatiste, ravalant en fin de compte ses aigreurs au nom, précisément, du “ *Progrès et du Mouvement, c’est-à-dire de l’Avant-Garde en tout* ”. D’où ce nuage mêlé de grotesque et de pathétique qui l’environne constamment.

L’heure, nous dit Michéa, est bien à la totale reconfiguration de l’enseignement selon les seuls intérêts politico-financiers du capital accumulé. Dans ce dispositif, déjà largement expérimenté, un secteur d’excellence, extrêmement sélectionné et destiné à former les élites, continuera à dispenser des savoirs et “ *ce minimum de culture et d’esprit critique* ” nécessaires à leur acquisition et maîtrise. Un second secteur dispensera ces “ *savoirs jetables* ” – “ *aussi jetables que les humains qui en sont le support provisoire* ” – et “ *adaptés à un contexte technologique précis* ”. Un troisième secteur gèrera “ *ceux qui sont destinés par le système à demeurer inemployés* ”, cette masse

⁴ L’auteur précise que l’expression (“ *excellente* ”) est de l’ex-maoïste et néo-panégyriste du capital recomposé Serge July. Précisons que, dans sa bouche, elle se veut élogieuse. Il reste à faire l’autre histoire de Mai 68, celle des irrécupérables. Il y en eut.

de futurs chômeurs, de précaires et de flexibles, cette armée qui devrait en représenter le négatif et à qui, logiquement, “ *l’ignorance devra être enseignée de toutes les façons concevables* ”.

S’il existe encore, au sein de l’institution, des résistances, “ *de véritables fragments d’esprit non capitaliste et quelques possibilités de transmettre du savoir ainsi qu’une partie des vertus sans lesquelles il ne peut y avoir de société décente* ”, si on y repère, ici et là, quelques entêtements, quelques obstinations, quelques illusions citoyennes aussi, ils tendent à se raréfier, à décroître, à s’épuiser devant les efforts conjugués des missi dominici de la moderne pensée pédagogique et de la jeunesse scolarisée en mal d’adaptation rapide à ce monde de la marchandise qui les privera de l’essentiel, le pouvoir sur leur propre vie.

A dates et parcours fixe, cette jeunesse scolarisée exprime, pourtant, des insatisfactions et des colères. Reste à sortir des psychologisantes explications sur le rituel de passage pour s’interroger sur le sens de leur questionnement et le point de vue que, majoritairement, elles expriment. Hormis les manipulateurs qui, dans tout mouvement de ce type, cherche les “ jeunes pousses ” – l’expression est de Jospin... – qui, génétiquement modifiées ou pas, assureront la reproduction du système, et les derniers marxistes qui, par croyance, sont prêts à voir dans tout mouvement une offensive anti-capitaliste, l’observateur éveillé y puisera mille raisons de douter. Il y verra, consterné, la preuve de l’omniprésente et ludique adhésion de cette jeunesse aux valeurs dominantes, adhésion qui a déjà fait d’elle une cohorte “ *de simples consommateurs... essentiellement désireux d’obtenir au meilleur prix les marchandises que le système propose* ”. Il y verra, sous une véhémence de parade, la disparition de toute pensée critique, un évident désir d’identification aux règles du monde mâtiné, parfois, chez les plus motivés, d’un pauvre humanisme droit-de-l’homme et correctement anti-raciste. Il y verra la “ *culture jeune* ” en marche, ces “ *komsomols* ” dressés à la consommation généralisée. Il constatera, notre observateur du monde, que, pour la première fois de son histoire, “ *la domination spectaculaire a pu élever une génération pliée à ses lois* ”⁵ et, saisi de vertige, s’en retournera vers des raisons d’espérer en d’autres terres – de déshérence sociale et de révoltes potentielles, celles-là – qu’invariable optimiste, il imaginera prêtes à subvertir le monde.

Il y a toujours quelque intérêt à s’interroger sur la fascination, ce regard mystifié. Celle qu’exerce la “ caillera ” sur les intellectuels, les cinéastes ou les radicaux apologues d’un retour de la violence sociale révèle, avant tout, l’état de leur totale confusion mentale. En inscrivant le phénomène dans une continuité historique qui le rapprocherait de la délinquance sociale et d’une révolte contre l’ordre du capital, nos observateurs fascinés prouvent le peu de cas qu’ils font et de l’analyse historique et du monde dans lequel ils vivent, assez confortablement de surcroît. Insignifiant catalogue de banalités d’usage, leur discours – mi-larmoyant mi-revendicatif – sur l’exclusion ou la non-intégration d’un “ *Lumpen modernisé* ” victime de la misère et du chômage relève à la fois du sanglot de l’homme blanc et de la conscience douloureuse ou de l’imposture. Michéa le dénonce sans raccourci quand il énonce : “ *S’il s’agit de l’intégration au système capitaliste, il est évident que la caillera est infiniment mieux intégrée à celui-ci (elle a parfaitement assimilé les éloges que le spectacle en propose quotidiennement) que ne le sont les populations, indigènes et immigrées, dont elle assure le contrôle et l’exploitation à l’intérieur de ces quartiers expérimentaux que l’Etat lui a laissés en gérance.* ” Et, de fait, les valeurs délinquantes sont rigoureusement identiques à celles des épigones de l’économie marchande : la “ thune ”, la transaction violente ou “ *business* ”, la violence des rapports humains. Loin de nier le système, les “ *golden boys des bas-fonds* ” le généralisent aux zones périphériques du capital accumulé, réactivant ainsi des “ *réseaux qui produisent le profit* ”, ce en quoi, ajoute Michéa, “ *l’économie criminelle est devenue un sous-produit de l’économie globale* ”. Et la boucle est bouclée.

Il restait à se poser la question de la résistance, et à la poser clairement. Son fondement, d’après Michéa, ne peut éviter la remise en cause de deux notions communes à “ *tous les idéologues modernistes* ” : la métaphysique du progrès et la croyance au sens de l’histoire. La particularité du capitalisme repose sur l’idée que “ *le principe déterminant de l’histoire est, en dernière instance, la dynamique de l’économie et, par conséquent, le progrès technologique pour autant qu’il est la condition matérielle fondamentale de cette dynamique* ”. Mouvement éternel du progrès, c’est ainsi qu’il était analysé par Marx dans le *Manifeste communiste*, mouvement nécessaire aussi, positif, que le socialisme devait poursuivre et mener à son terme. Ce progressisme, longtemps – encore – s’est attaché à combattre, dénoncer, ridiculiser l’archaïsme comme condamné par le mouvement de l’histoire. Les ironies marxistes sur le socialisme utopique ou l’anarchisme, considérés comme arriérations conservatrices ou réactionnaires et jetées, comme telles, aux poubelles de l’histoire, s’inscrivent dans cette détestation des “ *forces du passé* ”, dans cette inébranlable croyance à l’histoire en mouvement perpétuel. Sur l’identification des courants de pensée qui témoignèrent d’une forme de résistance au progressisme de gauche, Michéa reste, curieusement, assez discret : juste une référence à l’Ecole de Francfort comme ciment des courants “ *très minoritaires* ” qui, en Mai 68, rompaient avec l’optimisme historique marxiste⁶. Rien, en revanche, sur l’anarchisme, qui eut pourtant, alors, une certaine portée critique. En élargissant le prisme, il n’en demeure pas moins que les thèses de Walter Benjamin sur

⁵ Guy Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Editions Lebovici, 1988.

⁶ Qui mériterait qu’on la nuancât d’autant que ce lien n’apparaît pas comme une évidence.

l'histoire sont, encore aujourd'hui, d'une grande actualité, comme son refus d'assimilation, dès 1940, entre le développement technique et l'amélioration de la condition sociale et de la liberté humaine, ou encore sa définition de la révolution comme interruption – et non comme développement – du progrès technique. En liant le progrès capitaliste au “ *regress* ” social, à la destruction de toute vie humaine (Adorno parlait de “ *progrès régressif* ”), en assimilant la dévaluation de l'environnement humain à l'économie marchande, Benjamin reste surtout un des éminents représentants de cette pensée complexe et perspicace portée par toute une génération d'intellectuels juifs, à laquelle Michaël Lowy a consacré un subtil essai⁷, dans lequel il démontre, comment, dans cette tradition, “ *l'utopie révolutionnaire s'accompagne toujours d'une profonde nostalgie de formes du passé pré-capitaliste* ”. En y accordant une place importante à la belle figure de Gustav Landauer, il remarque, à juste titre, que “ *l'anarchisme est sans doute (avec le populisme russe), de tous les courants révolutionnaires modernes, celui dont l'utopie contient la charge romantique et restitutionniste la plus puissante* ”.

Aujourd'hui, “ *tout ce qui s'oppose à la mise en progrès d'une société par le mouvement modernisateur de l'économie doit inévitablement être perçu comme un archaïsme inacceptable* ”. Si l'empreinte du marxisme sur les esprits s'est, par chance, estompée, il n'en demeure pas moins que ses héritiers historiques couvrant un large spectre de la gauche – des gestionnaires du réel aux gestionnaires du possible – s'inscrivent toujours dans cette croyance aux bienfaits d'une modernité bien comprise. Incapables de saisir dans sa totalité les conséquences mortifères du capitalisme total, ils s'en tiennent au mieux à la dénonciation parcellaire de ses aspects les plus scandaleux. Aller au-delà supposerait de s'interroger sur le substrat idéologique de leur progressisme.

“ *Ce qui nous incite à revenir en arrière, écrit Pier Paolo Pasolini, est aussi humain et nécessaire que ce qui nous pousse à aller de l'avant* ”. Pour Michéa, la mise en question de la modernité est, désormais, au centre de tout combat anti-capitaliste digne de ce nom. Il implique d'aiguiser son esprit critique – “ *c'est-à-dire, prévient-il, au minimum, un esprit qui n'a pas peur des mots* ” –, de repenser la dialectique passé-présent sur des bases totalement inversées, de revendiquer le mouvement “ *conservateur* ” de ceux qui luttent pour résister à l'éternel progrès. Sans cela, sans cette rupture avec le monde tel qu'il devient, toute lutte anti-capitaliste “ *n'a aucune chance de se développer de façon cohérente et, par conséquent, de porter des coups efficaces à son ennemi désigné* ”. Elle ne fera, au contraire, que le renforcer en lui permettant de s'adapter encore et toujours dans son mouvement de destruction même de l'“ *ordre humain* ”. Au bord du gouffre, il n'est qu'un recours : faire marche arrière. “ *Ce qu'il faut refuser, ce n'est pas le principe même du changement [...] mais le fait que son rythme soit désormais défini et imposé par les seules lois du capital et de son accumulation* ”. Ce qu'il faut promouvoir, c'est “ *la volonté de conserver un mode de vie humain* ”, en luttant résolument contre “ *cette uniformisation accélérée de la planète par le marché capitaliste* ”. Dès lors, il est certain qu'aucune radicalité ne peut faire l'économie du questionnement orwellien : “ *Si quelqu'un commençait par se demander qu'est-ce que l'homme ? Quels sont ses besoins ? Quelle est pour lui la meilleure façon de se réaliser ? [...] L'homme a besoin de chaleur, de loisir, de confort et de sécurité ; il a aussi besoin de solitude, d'un travail créateur et du sens du merveilleux. S'il reconnaissait cela, il pourrait utiliser les produits de la science et de l'industrie en fondant toujours ses choix sur ce même critère : est-ce que cela me rend plus humain ou moins humain ?* ”⁸.

Et tel devrait être le critère, en effet, le seul qui comptât. Or, c'est précisément celui qui manque le plus. C'est ce doute philosophique qui naît du délabrement du critère humain qu'exprime parfaitement Jean-Claude Michéa à la fin de son ouvrage. Il mérite d'être repris ici : “ *La tâche des hommes se trouve singulièrement compliquée. D'un côté, bien sûr, nous découvrons chaque jour davantage que "le mouvement qui abolit les conditions existantes" – autrement dit le capitalisme – conduit l'humanité à un monde écologiquement inhabitable et anthropologiquement impossible. Mais de l'autre, nous prenons conscience qu'il ne sera possible de s'opposer à ce mouvement historiquement suicidaire – ce qui veut dire, tout simplement, de sauver le monde – que si, et seulement si, les générations qui viennent acceptent de reprendre cette résistance à leur compte [...] Ce problème historiquement imprévu, personne, à mon sens ne l'a formulé avec autant de froide lucidité que Jaime Semprun dans L'abîme se repeuple⁹ : "Quand le citoyen-écologiste – écrit-il – prétend poser la question la plus dérangement en demandant : Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ?, il évite de poser cette autre question : A quels enfants allons-nous laisser le monde ?" Telle est bien désormais la surprenante question.* ”

Freddy Gomez

⁷ Michaël Lowy, *Rédemption et utopie, le judaïsme libertaire en Europe centrale* (PUF, 1988).

⁸ Extrait d'un article de George Orwell publié dans *Tribune* du 11 janvier 1946, cité par Jean-Claude Michéa dans *Orwell, anarchiste tory*.

⁹ Editions de l'Encyclopédie des nuisances, 1997.